

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 15 juillet 1913

Discours prononcé par M. Georges PAGES, Inspecteur de l'Académie de Paris

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

Je ne prévoyais guère que la présidence du Conseil d'Administration du Lycée Buffon me vaudrait le grand honneur de présider aussi la cérémonie d'aujourd'hui. M. le Proviseur aurait pu, vous le savez, offrir ce fauteuil, selon la coutume, à quelque illustration parisienne. Il a préféré un président sans lustre, mais qui connaît bien le Lycée Buffon et qui lui est attaché de tout cœur.

Permettez-moi d'en remercier devant vous M. Breitling et de remercier aussi M. Richardot, dont vous venez d'entendre le joli discours, pour la bienvenue qu'il m'a souhaitée en termes si flatteurs et si cordiaux.

Si je suis attaché au Lycée Buffon, je n'y ai, à vrai dire, nul mérite. C'est mon devoir d'abord. Et d'ailleurs, comment ne pas s'attacher à un Lycée qui séduit, dès l'entrée, par l'aspect même de ses bâtiments et qui est, sans conteste, l'une des belles œuvres d'un grand architecte ; à un Lycée dont la prospérité s'accroît chaque année, qui est, dès maintenant, l'un des plus peuplés de Paris, et qui deviendra de plus en plus, j'en suis sûr – et je donne à cette expression tout son sens – l'un des grands lycées parisiens. Aussi, nous efforçons-nous (et si j'emploie ce terme collectif, c'est uniquement, vous le sentez bien, pour ménager la modestie de M. Breitling), de l'adapter chaque année plus étroitement à son rôle. M. le Proviseur me permettra bien de vous annoncer, à ce propos, les améliorations que réalisera la rentrée prochaine : l'aménagement, en vue de l'enseignement historique et géographique, de quatre salles nouvelles, pourvues de l'éclairage électrique, et surtout la création d'une division de Centrale, qui viendra compléter le cycle des classes préparatoires à nos grandes écoles scientifiques.

Je me garderai bien, mes chers amis, d'ajouter un discours à un discours, et de vous imposer, dans ces dernières minutes d'attention que vous ne nous accordez pas sans un peu d'impatience, l'étude de quelque grave problème pédagogique. Je voudrais me contenter de mettre une sorte de post-scriptum à l'intéressante comparaison, qui vient d'être faite devant vous, entre vous-mêmes et vos camarades de province. Malheureusement, l'expérience me manque un peu. Je connais bien les lycéens de Paris, pour leur avoir enseigné l'histoire pendant nombre d'années ; et je dois dire, sans méconnaître leurs défauts – qui n'en a pas ? – qu'ils ne m'ont guère laissé que d'agréables souvenirs. Mais j'ai eu, au commencement de ma carrière, cette bonne fortune d'attendre ma nomination à Paris, dans la ville même où j'avais presque débuté ; je n'ai donc connu – bien connu – qu'un seul lycée de province, le

Lycée de Dijon, et je n'oserais vraiment pas tirer de cette expérience restreinte des conclusions générales. Peut-être cela suffit-il à expliquer que je sois moins frappé que M. Richardot des différences, très réelles d'ailleurs, qui existent entre les classes parisiennes et provinciales. Il n'est pas douteux, mes chers amis, que vos petits camarades de Lons-le-Saunier, de Quimper ou de Bar-le-Duc ne mènent pas tout à fait la même vie que vous. Ils n'ont pas autant de distractions : tout au plus quelque cinématographe, puisqu'il n'est pas de petite ville qui n'en possède, mais dont le programme ne se renouvelle pas si souvent, que l'on soit tenté d'y faire de trop fréquentes visites. Et surtout ils vivent tout près de la nature, qui vient à eux pour ainsi dire, jusque par les fenêtres, tandis que nous autres, pauvres Parisiens, nous devons, en juillet, courir à elle, pour jouir hâtivement de son influence salubre, qui nous apaise et nous fortifie. Aussi sont-ils peut-être, dans l'ensemble, moins vifs et plus calmes, moins éveillés et plus réfléchis que vous, et goûtent-ils, plus que vous, les joies solitaires de la lecture, parce que d'autres plaisirs, moins sévères, ne les en détournent pas.

Mais ce qui me frappe bien plus encore, c'est de voir à quel point vous différez de vos camarades d'autrefois, des lycéens de mon temps, qui n'est pourtant pas encore si lointain ! A vrai dire, comment nous en étonner ? Autour de nous, depuis trente ou quarante ans, tout a changé : pourquoi donc enfants et jeunes gens n'auraient-ils pas changé, eux aussi ? Tout s'est transformé. Je ne parle même pas des transformations sociales, si profondes, mais dont les conséquences, si étendues qu'elles soient déjà, ne s'imposent pas tout de suite à l'attention ; ni de tant de découvertes scientifiques, que parfois nous ne soupçonnons à peine et qui peut-être contribueront à modifier profondément dans l'avenir, les conditions de la vie humaine. Je parle seulement de ce que, tous, nous voyons chaque jour autour de nous ; de ce progrès inouï qui s'accomplit dans le domaine de la vie matérielle, sans jamais nous satisfaire, parce que nous nous accoutumons très vite à tout ce qui nous épargne un peu de peine ou nous procure un surcroît de bien-être, mais qui modifie sans cesse nos habitudes, notre manière d'agir, c'est-à-dire aussi notre tempérament et notre caractère.

Songez, mes chers amis, qu'au temps où j'étais écolier, il n'était pas encore question de « confort moderne » ; que dans bien des quartiers de Paris, l'eau et le gaz à tous les étages représentaient un luxe, dont l'annonce s'étalait sur les écriteaux de location ; que j'ai longtemps travaillé sous l'abat-jour vert d'une lampe à huile, qu'il fallait remonter d'heure en heure ; et que j'ai même connu les porteurs d'eau qui, chaque matin, montaient quelques seaux d'eau, dans les maisons de bourgeois modestes, aux locataires du quatrième ou du cinquième. Songez qu'en ce temps-là – aujourd'hui quarante années valent des siècles d'autrefois – les Parisiens n'avaient encore ni métropolitain, ni autobus, et qu'on ne prévoyait aucune forme nouvelle de locomotion automobile, depuis qu'on avait inventé la robuste, mais encombrante locomotive à vapeur ; et peut-être les plus vieux d'entre vous ont-ils encore vu, sur certaine ligne déshéritée, l'un des derniers de ces petits omnibus d'autrefois, dont l'impériale était réservée aux messieurs, parce qu'on y accédait, non sans peine, par trois ou quatre marchepieds superposés, et qui, les jours de pluie passaient complets, toutes les dix minutes, devant la petite troupe des voyageurs mélancoliques et résignés. Songez qu'à votre âge, je ne connaissais, et pour cause, ni le phonographe, ni le téléphone ; que la direction des ballons paraissait être l'un de ces éternels problèmes, faits à souhait pour de doux inventeurs chimériques qui en poursuivaient éternellement la solution décevante ; que les quelques hommes-oiseaux, qui avaient osé imiter Icare et n'y avaient que trop bien réussi ne faisaient guère prévoir nos victorieux aéroplanes ; que l'on m'aurait bien fait rire, si on m'avait dit, quand

j'avais votre âge, quand je lisais comme vous, *Vingt mille lieux sous les mers*, qu'un jour prochain viendrait où les hommes lanceraient vers les profondeurs des navires sous-marins, auprès desquels le *Nautilus* ne serait qu'un joué d'enfant, et qu'un jour aussi, après avoir presque achevé l'effort prodigieux d'entourer le globe d'un réseau serré de fils télégraphiques et de tendre à travers les océans plus de quatre cent mille kilomètres de câbles, ils inventeraient la télégraphie sans fil !

Ainsi, les inventions succèdent aux inventions, se faisant presque oublier l'une l'autre, tant elles sont rapides et merveilleuses. Et comment vous en vouloir, mes chers amis, si parfois vous écoutez un peu trop les bruits du dehors, au lieu de suivre le mouvement silencieux de votre pensée ; s'il vous arrive, à certains jours, pendant la classe, de tourner un peu trop souvent vos regards vers la fenêtre, dans l'espoir secret de voir passer peut-être, avec les nuages, le triomphateur du moment, au retour de Madrid, de Rome ou de Stockholm ; et si le spectacle prestigieux de la vie contemporaine, en marche vers l'avenir, vous attire plus que les livres, qui ne racontent que le passé !

De tant de transformations vous avez, sans vous en douter, subi l'influence. Elles vous ont fait un tempérament qui ne ressemble plus à celui que nous avons à votre âge, et qui est toujours, cela va sans dire, un mélange complexe de qualités et de défauts, mais d'autres qualités et d'autres défauts que les nôtres.

Vous êtes, plus que nous ne l'étions pour la plupart, enclins à agir : de là, la séduction qu'exercent sur vous tous les sports ; et la pratique des sports, à son tour, réagit sur votre caractère ; elle vous donne plus de hardiesse et de décision, plus de confiance en vous-même. Ce sont là des qualités qui, lorsque vous aurez âge d'homme, vous seront certainement profitables, et qui préparent à la France une jeunesse plus énergique et plus fière. Mais ce goût qui vous porte à agir, à ne point vous enfermer en vous-mêmes, n'est pas sans vous détourner quelque peu des spéculations : vous avez plus de sens pratique que beaucoup d'entre nous n'en avaient ; vous vous intéressez à l'application plus qu'à la théorie ; vous êtes même, assez volontiers, utilitaires, et plus souvent que nous ne faisons jadis, vous demandez, en abordant une étude : « A quoi cela sert-il ? » Or, ce peut être là, jusqu'à un certain point, une qualité encore, et je me garderai bien de médire des esprits positifs et réalistes ; mais il y faut la mesure, sinon la qualité devient aisément un défaut. Le bon sens, qui n'est pas aussi bien partagé que Descartes l'a prétendu, est infiniment précieux, quand il n'est que l'état d'équilibre d'un esprit capable d'activité plus féconde ; lorsqu'il est toute l'intelligence, il n'est plus que le sens commun. De même, le sens pratique peut orienter utilement la spéculation ; mais il ne faut pas qu'il la supprime ou la dédaigne, car, sans elle, il ne resterait que médiocrité et routine.

Ainsi donc, mes chers amis, les conditions de la vie humaine changent ; les mœurs, l'orientation des esprits changent avec elles ; le tempérament, le caractère, les goûts des générations nouvelles changent aussi. Tout change : il y a bien longtemps que la sagesse des nations s'en est aperçue. Et, semble-t-il, à mesure que le monde vieillit, tout change plus vite encore qu'autrefois. Aussi faut-il bien que les études elles-mêmes se transforment à leur tour, par des réformes successives. Il en est, parmi nous, qui s'en plaignent et qui poussent un cri d'alarme, parce qu'ils ne peuvent se résigner à ce que l'idéal de leur jeunesse ne soit plus celui de leurs enfants. Mais ne sentent-ils pas que leurs regrets sont vains et que

l'enseignement deviendrait stérile, s'il était en désaccord complet avec les aspirations et les besoins des esprits qu'il prétend former ?

Mais je m'arrête. Je vous avais promis de ne point me laisser entraîner à discuter ici quelque problème pédagogique : je tiens parole. Et je termine, mes chers amis, par un simple conseil. Lycéens de Paris, si vous ne ressemblez pas à vos camarades de province ; Lycéens de 1913, si vous ne ressemblez pas à vos camarades d'il y a trente ans, qu'importe ? Avant tout, ne craignez pas d'être vous-mêmes, sans présomption, mais avec franchise et confiance.

Georges PAGES

(1867-1939)

Agrégé d'Histoire (1889)

Inspecteur de l'Académie de Paris (1911-1916)

Inspecteur général de l'Instruction publique (1916)

Titulaire de la chaire d'Histoire moderne à la Sorbonne (1922)

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1935)